

(/)



Peut-être qu'elle pourrait danser d'abord et penser ensuite, Vera Mantero, © Richard Louvet.

REPORTAGES FESTIVAL DANSE ET PAYSAGE (</analyses/reportages>)

Gestes verts

Codirigé par Latifa Laâbissi et Margot Videcoq, le festival Extension sauvage « Danse et paysage » a pris de l'ampleur pour sa deuxième édition. Trois jours en Bretagne, entre Combourg et Bazouges-la-Pérouse, à s'interroger sur le fond et la figure dans les vertes étendues.

Par Charlotte Imbault
publié le 24 juil. 2013

Descente aux jardins. Pas n'importe lesquels : ils sont classés monuments historiques et entretenus avec le plus grand soin sous l'œil délicat de Marie-Françoise Mathon, la châtelaine éclairée qui laisse carte blanche, pour la deuxième année consécutive, à Latifa Laâbissi et Margot Videcoq dans le choix des artistes programmés à La Ballue (<http://www.laballuegarden.com/web/index.php>). Cette année, le duo de choc a étendu et affirmé son champ d'investigation. Une plus grande visibilité est donnée au travail effectué avec les enfants pendant l'année (comme celui réalisé avec Dominique Brun, Clarisse Chanel et Marcela Santander sur le *Sacre* de Nijinski) et l'extension sauvage prend du territoire. Le vendredi, à Combourg, on emprunte le chemin pédestre pour se rendre près du petit lac et pendant le week-end, au château de La Ballue, on sort de la nature architecturée des jardins pour se rendre dans l'Allée des châtaigniers, située au-delà des grilles.

Voir de la danse sur fond vert, c'est un peu comme ouvrir ses sens de spectateurs et décupler sa

réception, tandis que les gestes des danseurs s'ouvrent et embrassent généreusement l'air. La danse libre. Isadora Duncan (http://fr.wikipedia.org/wiki/Isadora_Duncan) et les débuts du siècle dernier continuent de nourrir les désirs contemporains. Julia Cima (<http://www.juliacima.com/>) interprète, au début de sa *Danse Hors-Cadre*, un solo de la « prêtresse de la danse moderne », appris d'après un film d'archive. Pas de robe en tissu léger, mais un académique en jean, seyant, près du corps. Les ondulations des bras répondent aux frémissements des feuilles de bouleau. « Du naturel ». Au-delà d'une simple dualité contrastive figure/fond (une figure qui viendrait se détacher de), la pièce *Danse Hors-Cadre* propose une autre dualité dans le Bois de bouleaux. Bien plutôt confondante. Deux catégories de figures apparaissent : la première, en relief, incarnée par la danseuse et la seconde, en creux, par les arbres. Elle-même anticipatrice de formes, la seconde catégorie rend possible la naissance de gestes. Dans cet entrelacs des figures accueillies/accueillantes, la danse apparaît résolument présente, sous la tension des fils invisibles. Également dansée dans le Bois de bouleaux, la reprise par les adolescents de *Jours étranges* de Dominique Bagouet dirigée par Anne-Karine Lescop et Catherine Legrand prend une toute autre ampleur que sa version scénique (vue au Théâtre de la Ville quelques mois plus tôt (<http://www.theatredelaville-paris.com/spectacle-dominiquebagouetjoursetranges-501>)). Au son de *Strange Days* (<https://www.youtube.com/watch?v=tb0MF1UnD3o&list=PLwDP5IDEdrS2WWouHHSCC8FWhJYedEgii>) des Doors (<https://www.youtube.com/watch?v=tb0MF1UnD3o&list=PLwDP5IDEdrS2WWouHHSCC8FWhJYedEgii>), les corps vivent. Les danseurs ne sont plus assis côté cour ou côté jardin. Ils réfléchissent assis contre un arbre, s'amuse avec les branches. Les corps sont formidablement plongés dans cette tension : entre se fondre dans et saillir.

Qui sont les Isadora d'aujourd'hui ? Elles s'appellent Vera Mantero. Il n'y a plus à se libérer de quoi que ce soit. La libération a déjà eu lieu. Le geste advient librement. Un faune jaillit du théâtre de verdure. Les mouvements sont précis, la fine musculature virevolte au son de la voix de Gilles Deleuze (extrait de « Spinoza, Immortalité et Eternité » (<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k1282990/f2.item.r=deleuze.langFR>)) et les cheveux bouclés ondulent. L'image de Trisha Brown dans *Watermotor* (<http://www.youtube.com/watch?v=it-iMn46ebw>) frappe. Une fluidité sans pareil. On peine à croire qu'il s'agisse de la première française de ce solo, *On peut dire de Pierre*, créé en 2011.

Marcher sous l'allée ombragée, longer les rosiers, passer sous le petit porche, puis remonter l'allée principale. Pour sortir. On traverse la route afin de rejoindre l'Allée des châtaigniers, coupée en deux endroits par des petits tabourets. Au milieu, deux hommes à capuche. Les Isadora ? Elles s'appellent Benoît Lachambre et Daniele Albanese. On s'assoit et on prend le temps de respirer à la mesure de la temporalité imposée par la lenteur et la souplesse de leurs mouvements. Devant un arbre, rester longtemps. Des Isadora qui auraient digéré Min Tanaka. Les deux danseurs respirent la nature pour mieux l'intégrer. Réussir dans un seul corps à être aussi fragile qu'une fougère, mais aussi puissant qu'un tronc.

Cependant, le vert ne permet pas tout. Et le fond de rester fond et la figure de demeurer figure. Ainsi en va-t-il pour *sans* de Martine Pisani et de *Peut-être qu'elle pourrait danser d'abord et penser ensuite* de Vera Mantero. Dans chacune des deux pièces, le rapport au spectateur est frontal, frontalité que vient renforcer le théâtre de verdure dans lequel elles sont présentées. Cela pose la question. Que doit-on attendre du vert ? Doit-on toujours attendre de lui qu'il déjoue le scénique ?

Passons en intérieur. Au cinéma de Combourg, il y a eu événement. Une rencontre inédite : entre l'un des pionniers de la techno, Jeff Mills (originaire de Detroit), et Jacques Perconte (<http://www.jacquesperconte.com/>), vidéaste et bidouilleur d'images. L'écran devient rouge acide, tramé de vert et jaune, tout aussi acides. Les sons qui sortent des platines amènent à se concentrer sur la couleur. Un fond. Puis des carrés, comme des pixels qui se déplacent en rythme à travers l'écran. Progressivement, l'on comprend que derrière cette abstraction, des figures se dessinent : une route, une voiture, des pylônes, deux silhouettes humaines, un chapeau. La reconnaissance surgit soudainement. Jacques Perconte a réalisé *Extension sauvage* à partir d'images tournées sur l'île de Madère. Mais ces « apparitions » figuratives se dissolvent aussitôt et toujours dans un fluide coloré incessant (<https://vine.co/v/hz6EWriapIm>). L'événement se joue, là encore, entre figures en relief et en creux. Cette tension qui permet à ce que nous voyons d'être là, présent.

Le festival Extension sauvage a eu lieu du 28 au 30 juin à Combourg et au château de La Ballue, Bazouge-la-Pérouse.